

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

LE MYSTÈRE  
DE LA MAISON  
AUX TROIS ORMES

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Dernier été pour Lisa*

*Un autre jour*

*Qu'à jamais j'oublie*

*L'Homme du Grand Hôtel*

*Dans mon obscurité*

VALENTIN MUSSO

LE MYSTÈRE  
DE LA MAISON  
AUX TROIS ORMES

*Roman*



En exergue :  
Jean Giono, *Un roi sans divertissement*  
(scénario), 1963.

© Éditions du Seuil, mai 2024.

© À vue d'œil, 2024,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0763-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

**Au lieu de vivoter cent ans comme un  
pauvre bougre, on peut préférer vivre  
une seconde de roi.**

**Jean Giono**

**I**

*Paris-Soir*

GRAND QUOTIDIEN D'INFORMATIONS ILLUSTRÉES  
édition du 6 mai 1938

UN REPOS BIEN MÉRITÉ POUR  
UN COMMISSAIRE D'EXCEPTION

Le commissaire divisionnaire Louis Forestier, légende de la police judiciaire, vient de prendre sa retraite après trente ans de bons et loyaux services. À cette occasion, une réception était organisée au ministère de l'Intérieur en présence de monsieur le directeur de la Sûreté générale, qui a retracé la longue carrière du policier et salué les immenses services qu'il a rendus au pays dans la lutte contre le crime.

Diplômé en droit, Forestier intègre les Brigades régionales de police mobile peu après leur création en 1907. Avec ses collègues mobilards, il participe aux affaires criminelles les plus célèbres de ce début de siècle : les chauffeurs de la Drôme, la bande à Bonnot, l'affaire Landru, dans l'arrestation duquel il jouera un rôle essentiel. Après la guerre, le commissaire rejoint la brigade régionale de Nice, où il résout l'affaire dite de « l'Ogre », un tueur qui sema la panique sur la Riviera au cours du printemps 1922. Six ans plus tard, après la mort de sa femme Clara, il revient à Paris, où il sera notamment chargé d'enquêtes politico-policières particulièrement délicates, qui lui vaudront d'être décoré de la Légion d'honneur.

Avec son départ, c'est une page glorieuse de la police judiciaire qui se tourne.

# 1

## LES TROIS ORMES

– Bienvenue, monsieur le commissaire. Je suis Henri. Je me tiendrai à votre disposition tout au long de votre séjour, en espérant pouvoir vous le rendre aussi agréable que possible.

Quoique blanchi sous le harnais, l'homme qui patientait au pied des marches du perron portait beau. Impeccablement mis, il avait l'apparence altière de ces serviteurs façonnés dans la domesticité des maisons respectables.

– Heureux de faire votre connaissance, répondit Louis Forestier tandis que le major-dome refermait la portière de la Delage qui l'avait acheminé depuis la gare.

– Avez-vous fait bon voyage, monsieur ?

– Pour être honnête, j'avais hâte d'arriver.

Les trajets en train, Forestier les détestait. Le roulement lancinant des voitures

lui donnait la nausée, et il était incapable de s'occuper autrement qu'en regardant les paysages défiler à travers la vitre du compartiment. La plupart des voyageurs trouvaient sans doute cette occupation charmante, mais Forestier n'était pas d'un naturel contemplatif : il préférait de loin l'agitation des grandes villes au calme de la campagne. Le pays qu'il avait traversé – avec ses grands espaces plats ponctués de croupes boisées, ses champs de colza ou de blé, ses pâturages où paissaient tranquillement les vaches – n'avait eu pour effet que de le plonger peu à peu dans la déprime.

Le temps était à l'image de son humeur. Un ciel gris pesait sur le domaine. Dans l'air planait une odeur de feuilles mortes et de terre mouillée. Alors que Patrice, le chauffeur, récupérait les bagages dans le coffre de la limousine, Forestier leva les yeux vers la façade qui se dressait devant lui. La Maison aux Trois Ormes... À ce nom, il s'était imaginé une gentilhommière ou quelque obscur manoir perdu dans la campagne rouennaise.

Or la demeure à colombages était impressionnante : haute, massive et solidement bâtie, quoique sans grande ambition architecturale. Elle reflétait de manière ostentatoire le rang et la fortune de son propriétaire.

Ils entrèrent. Le hall était décoré de têtes d'animaux naturalisés et d'armes médiévales qui donnaient au lieu un aspect lugubre. Quelques photographies de famille étaient exposées sur un guéridon.

– Monsieur aurait aimé vous accueillir en personne, mais il est accaparé par certaines affaires qui ne pouvaient attendre...

– Ne vous inquiétez pas, Henri. Je sais combien mon hôte est occupé.

– Je vais vous conduire à votre chambre. Peut-être aimeriez-vous vous reposer un peu...

Forestier ne pipa mot, mais il n'avait aucune envie de rester enfermé entre quatre murs. L'épreuve du train lui avait suffi.

Ils gravirent l'escalier de marbre – un monument à lui tout seul –, puis empruntèrent un interminable couloir lambrissé,

orné de portraits à l'huile jaunissante : probablement des ancêtres glorieux du comte. Henri finit par ouvrir l'une des portes les plus excentrées, dans l'aile est du bâtiment.

– Si monsieur veut bien se donner la peine, fit-il en inclinant la tête.

Dieu, que ce majordome se montrait cérémonieux !

La pièce était vaste, tapissée de tentures grenat et pourvue d'un lit à baldaquin. Une imposante cheminée trônait face à deux fenêtres en ogive. Comme dans le couloir, les murs étaient ornés de toiles, mais il s'agissait cette fois de petits paysages bucoliques assez quelconques.

Le chauffeur arriva peu après et déposa au pied du lit les deux valises que le commissaire avait emportées.

– Désirez-vous que je les défasse ?

– Non, merci. Je m'en occuperai moi-même.

– Comme il vous plaira.

Forestier fit quelques pas dans la chambre. Elle était certes luxueuse, mais terriblement

surannée. Et puis il la trouvait humide – quelques taches brunes maculant le plafond et les murs prouvaient qu’il ne s’agissait pas que d’une impression –, et cette humidité froide et pénétrante, caractéristique de beaucoup de demeures normandes, lui fit craindre pour ses rhumatismes.

– Les autres invités sont-ils déjà là, Henri ?

– Non, monsieur, hormis le général Granger qui est arrivé en fin de matinée. Je crois d’ailleurs qu’il est en train de se promener dans le parc.

Forestier se trouvait justement près d’une fenêtre et il distingua au loin une silhouette assise sur un banc, tout près d’un massif de fleurs.

– Il me semble que c’est lui, là-bas.

Le domestique ne fit pas l’effort de se déplacer pour le vérifier par lui-même.

– Sans doute, monsieur. Avez-vous déjà eu l’occasion de le rencontrer ?

– Non, à mon grand regret.

– Le général est un homme très respecté et influent. On dit qu’il aurait l’oreille

du gouvernement sur certaines questions stratégiques...

– Vraiment ?

– C'est du moins ce qu'on raconte.

Forestier avait suffisamment côtoyé les maisons de ce genre au cours de sa carrière pour savoir que les domestiques répétaient les paroles de leurs employeurs sans même s'en rendre compte.

– Qui sont les autres invités ?

Henri eut l'air de s'offusquer de la question.

– Je ne saurais le dire, monsieur.

– Est-ce donc un secret d'État ?

– Monsieur le comte m'a simplement demandé de faire préparer les chambres. Je n'ai pas pour habitude de réclamer des informations qu'il n'a pas cru utile de me donner.

Pour ne pas le mettre davantage mal à l'aise, Forestier sourit. Il devait à tout prix se défaire de cette sale habitude qu'il avait de cuisiner tous les gens qu'il croisait. Le majordome lui semblait pourtant anormalement anxieux, malgré ses questions plutôt anodines.